

La Méditerranée selon Fernand Braudel

Claude Liauzu

Depuis quelques années, s'affirme un regain des études méditerranéennes, en particulier dans le domaine historique. Mais cette dynamique a besoin d'être accompagnée par une réflexion sur les conditions de l'élaboration scientifique et sur les rapports entre celle-ci et les enjeux d'une des régions les plus tourmentées du globe. Ce n'est pas commettre un sacrilège envers l'oeuvre de Braudel que d'interroger de ce point de vue les classiques que sont sa thèse et ses travaux consacrés à la Méditerranée.

«J'ai passionnément aimé la Méditerranée», écrit Fernand Braudel dans la préface de sa thèse. La Méditerranée que Fernand Braudel a aimée avec passion, comme beaucoup d'hommes du Nord conquis par elle, a été d'abord l'Algérie où, nommé en 1923, il demeure jusqu'en 1932. C'est celle qui l'a séduit par la couleur de ses eaux et de son ciel. C'est celle de la jeune fille qui est devenue sa femme, c'est celle aussi où il a fait ses premières armes de chercheur.

La part de la période algérienne dans la formation du chercheur et dans la thèse

Sa Méditerranée, c'est celle de Gabriel Audisio — auteur injustement oublié, qu'il cite à plusieurs reprises (alors que Camus, beaucoup plus connu, est absent)—, de Louis Bertrand, le père de l'école littéraire algérianiste, d'Isabelle Eberhardt. Ses lectures sont celles des intellectuels «algériens» (entendons européens), auxquelles Fernand Braudel ajoute les historiens de l'Algérie française. Ses nombreux comptes rendus dans *La Revue Africaine* —dont il a été le secrétaire général adjoint—, sa fonction de secrétaire général du 2e Congrès des

Sciences historiques, tenu à Alger à l'occasion du Centenaire de 1830, montrent qu'il participe activement à la vie universitaire.

L'Université d'Alger, qui compte de brillantes individualités, a élaboré des savoirs centrés sur les problèmes locaux, sur les questions indigènes, et surtout sur la colonisation. Certaines disciplines, la géographie, l'histoire, l'archéologie, la sociologie, le droit, la langue arabe, à quoi il faut ajouter la psychiatrie, y prennent corps dans les années 1930. Ce qu'on peut appeler l'école d'Alger s'affirme à l'occasion des fastes du Centenaire. La *Revue Historique* dont Charles-André Julien assure le secrétariat, publie les actes du congrès, où les titres concernant l'Algérie sont nombreux¹. Cette production charrie le meilleur et le pire.

Il ne s'agit certes pas de faire un procès anachronique de ce savoir colonial, exercice rebattu et sans intérêt. Tous, ou quasiment tous les chercheurs, y compris les progressistes, ont adhéré à un certain nombre d'évidences du temps. Parmi elles, la certitude que *Les longs siècles obscurs du Maghreb*, selon le titre célèbre d'Emile Félix Gautier paru en 1929, résumait son passé. Les Berbères, en proie à leurs divisions perpétuelles, n'ont su accéder ni à la nation ni à l'Etat. Aussi l'histoire de l'Afrique du Nord se confond-elle avec celle des conquêtes successives, de la mort des Empires et du retour cyclique de l'anarchie. «*Avec l'époque musulmane, nous tombons dans la misère*». Stéphane Gsell, dans sa préface au congrès des Sciences historiques, en tire la leçon. «*L'histoire nous trace aussi nos devoirs : volonté inébranlable d'être les maîtres partout et toujours ; nécessité d'une colonisation appuyée sur un fort peuplement rural européen*».

Fernand Braudel intervient dans ces débats algériens. Rendant compte dans les *Annales* de décembre 1938 des congrès des Sociétés savantes d'Algérie, de Tunisie et du Maroc, il regrette la faiblesse des études sur la colonisation, alors que «les questions indigènes», qui ont la faveur des savants, représentent près de la moitié du volume de ces colloques, le reste allant vers les siècles anciens. «*On a fort peu parlé..., des colons, des fonctionnaires, des ouvriers des champs et des villes qui sont en Afrique du Nord une vivante et fragile Europe. Pourtant, même sous l'angle de nos disciplines, l'Afrique européenne vaut en intérêt intellectuel et dépasse en utilité pratique l'Afrique romaine ou byzantine... L'Afrique du Nord n'est pas seulement un musée*»².

Braudel déplore en particulier le manque d'intérêt envers ce bastion colonial qu'est l'Oranie. «*Personne n'a étudié vraiment ses paysanneries, ses ouvriers et ses propriétaires venus d'Espagne, ses formes économiques et*

sociales. On dit bien aussi qu'il y a eu, au début de ce siècle, un impérialisme oranais»³. Suit un programme détaillé de recherches sur l'économie, les banques, les salaires, les prix... Cette nouvelle Europe éclipse l'Algérie algérienne. Dans la liste de questions d'histoire que dresse Fernand Braudel, la société musulmane demeure au second plan, n'apparaît que comme agie par la colonisation. «*La masse indigène, autrefois mal enracinée...est prise maintenant, entière, comme dans un filet, dans les mailles de la culture européenne*». Mais on ne trouve rien sur la crise structurelle subie par cette population, sur l'immense misère de la Kabylie qui, au même moment, frappe Camus, pas de réaction aux signes pourtant déjà perceptibles du nationalisme algérien, aux émeutes de Constantine, à la naissance du PPA, aux mouvements sociaux de 1936, pas d'écho aux inquiétudes sur l'avenir de l'Algérie...

Ces constatations n'auraient qu'un intérêt anecdotique si les années algériennes n'avaient pas eu une part importante dans la formation intellectuelle de Fernand Braudel, dans cet attachement, non seulement scientifique mais aussi affectif, vécu⁴. Il ne les désavouera pas. «*Il faut le dire, en 1923, en 1926 et durant les années qui suivent, l'Algérie française ne se présente pas à nos yeux comme un monstre*»⁵. La question est de savoir en quoi ces dix ans ont eu un impact durable sur son travail. Elles en ont eu assurément sur la première période des *Annales*, qui accordent beaucoup plus de comptes rendus et d'articles de fond au Maghreb qu'aux autres colonies, et font une place non négligeable à E.F. Gautier. En 1935, elles lui consacrent une rubrique nécrologique très élogieuse. Sans doute, Lucien Febvre, avant Fernand Braudel, s'était-il montré attentif aux «*gloires coloniales*», mais on ne trouve pas sous sa plume l'équivalent de ce programme de recherches dressé en 1938.

Que Fernand Braudel ait choisi de soutenir en 1947, comme «thèse secondaire» sa communication du Congrès de 1930 sur *L'Espagne et l'Afrique du Nord de 1492 à 1557*, mérite aussi d'être souligné.

Ses liens avec l'Algérie française expliquent, comme le note Pierre Daix⁶, qu'il n'ait pas été sensible à «l'idée tiers-mondiste», même quand elle dominait, au moins en apparence, chez les intellectuels. L'esprit conquérant de notre continent n'est pas répudié, et il fait l'objet d'un brillant plaidoyer. «*Alors l'Europe, seule coupable ? La Chine, l'Inde, et même l'islam (pour ce dernier dressé comme chien contre chat vis-à-vis de l'Europe, il faudrait présenter quelques réserves) sont des civilisations plus tranquilles que l'Occident, mais très tôt, elles ont eu aussi leurs colonies, leurs peuples sujets exploités sans vergogne ... Si l'Europe a saisi la*

clef du monde, si elle a su presque aussitôt s'en servir, c'est qu'elle y était mentalement, matériellement préparée, et longtemps à l'avance, et même sans le savoir. C'est qu'elle avait en réserve les forces, les connaissances, les habiletés, les capacités de violence suffisantes»⁷. Dans l'ouvrage collectif consacré à l'Europe, il se charge du chapitre sur les Européens hors d'Europe et sur l'expansion coloniale. Son compte rendu de l'*Histoire de l'Afrique du Nord* de Charles-André Julien paru en 1931 montre une grande méfiance envers ce qui ressemble au marxisme et à sa théorie de l'impérialisme.

«Il y a différentes formes de l'impérialisme. Il y a l'impérialisme «sentimental», en particulier, dans le cas du Maroc, autour de Lyautey et de l'armée de la frontière. Monsieur Julien, comme le regretté Albert Mathiez, a le sens et le goût de l'histoire policière. Peut-être fait-il à ces affaires d'argent une place trop grande... On occuperait demain, mettons, l'île de Sancho Pança, que l'on découvrirait des précédents financiers à l'entreprise... Le hasard qui est une grande force nous a conduits en Afrique du Nord. Nous avons là accompli de grandes choses. Nous pouvons regarder le passé, pensons-nous, sans remords»⁸.

Faut-il voir là une explication — à côté du faible intérêt des *Annales* des années 50 pour l'histoire politique et l'histoire du temps présent — de la discrétion de la revue dans les débats et combats intellectuels liés aux décolonisations ?

Ceux-ci n'ont guère eu d'écho non plus dans la deuxième édition de la thèse en 1966, qui a été par ailleurs largement réécrite. Seule une incidente, où Fernand Braudel considère que l'indépendance de l'Algérie s'inscrit dans un retour à sa nature, à ses structures puniques fait écho à la guerre qui vient de s'achever. «L'Afrique du Nord n'a pas «trahi» l'Occident en mars 1962, mais dès le milieu du VIII^e siècle, peut-être même avant la naissance du Christ, dès l'installation de Carthage, fille de l'Orient»⁹. Cette remarque a une portée générale, car elle exprime la vision braudélienne des identités.

Les civilisations et la «guerre des cultures» selon Braudel

Alors que les civilisations n'avaient qu'une place très inférieure à celle du milieu géographique dans la thèse (60 pages contre 300) et qu'elles n'étaient pas posées comme une notion centrale en conclusion, elles deviennent les clefs, le fil conducteur de son livre de 1977¹⁰. Au regard de leur importance dans l'ensemble de l'oeuvre, on peut se demander pourquoi les *Mélanges* en son honneur, consacrés à la seule

histoire économique, n'ont pas retenu aussi ce thème.

Le même intérêt envers ces problèmes se retrouve dans le manuel scolaire ou plus exactement (tant l'ouvrage — de 600 pages! — est d'accès difficile pour les élèves) dans le livre du maître, intitulé *Grammaire des civilisations* qu'il publie en 1963. Cet ouvrage, utilisé dans certaines universités comme un manuel d'initiation, n'a pas connu un grand succès en son temps. On a incriminé le conservatisme enseignant face à la nouveauté du thème qui a été introduit par une réforme des programmes influencée par l'esprit des décolonisations. Le livre est plein, dans tous les cas, de la pensée de Braudel, d'une pensée qui ne s'est pas démentie. Si évolution il y a eu, c'est dans le sens d'un approfondissement, d'une accentuation de sa conception des civilisations.

La définition qu'il en donne gagne en précision, du tome XX de *L'Encyclopédie française à Civilisation matérielle et capitalisme*. «Une civilisation, c'est tout d'abord un espace, une «aire culturelle», disent les anthropologues, un logement. A l'intérieur... imaginez une masse très diverse de «biens», de traits culturels, aussi bien la forme, le matériau des maisons, leur toit, que tel art de la flèche empennée, qu'un dialecte ou un groupe de dialectes, que des goûts culinaires, une technique particulière, une façon de croire, une façon d'aimer, ou bien encore la boussole, le papier, la presse de l'imprimeur. C'est le groupement régulier, la fréquence de certains traits, l'ubiquité de ceux-ci, qui sont les premiers signes d'une cohérence culturelle. Si à cette cohérence dans l'espace s'ajoute une permanence dans le temps, j'appelle civilisation ou culture l'ensemble, le «total» du répertoire. Ce total est la «forme» de la civilisation ainsi reconnue»¹¹.

Pourquoi avoir préféré à culture le terme de civilisation ? Peut-être, comme Lucien Febvre l'a admirablement montré, parce qu'il s'agit d'un mot très français qui figure aussi dans le premier titre des *Annales Economie, Sociétés, Civilisations*, parce que le terme s'inscrit dans une tradition scientifique nationale, à la suite de Marcel Mauss, que Fernand Braudel cite comme ayant fourni les «esquisses». Il se situe aussi dans la continuité de l'orientalisme. C'est en effet cette notion qui domicilie les spécialistes des «langues et civilisations orientales», et se retrouve dans le nom de l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations orientales).

Elle fait l'objet de débats renouvelés dans les années 1950, et il est surprenant que Fernand Braudel ne signale pas celui qui met en question l'orientalisme colonial, ni, surtout, celui ouvert par les anthropologues anglais et américains, qui soutiennent l'idée d'une unité médi-

terranéenne, dont ils voient la marque dans l'économie, le mode de vie, les rapports sociaux, les valeurs, bref dans une civilisation méditerranéenne.

La constatation invite à revisiter la bibliothèque de Braudel, et ce d'autant plus que, dans la bibliographie de sa thèse, il prend le soin de souligner ses dettes principales et ses affinités. On trouve dans la deuxième édition nombre de références littéraires, dont l'école algérienne déjà citée, ainsi que Théophile Gauthier, Giono, Carlo Levi, les frères Tharaud, Lawrence Durrell, etc..., mais aucun nom d'auteur algérien de langue française tel Amrouche ou Kateb Yacine, alors au sommet de leur notoriété. Chez les sociologues, curieusement encore, on ne trouve ni Jacques Berque, ni Pierre Bourdieu (alors que Balandier est cité pour *Afrique ambiguë*) et les références principales sont Robert Montagne et André Servier, étroitement liés à la colonisation, pour le Maghreb et Jacques Weulersse pour le Proche-Orient. Parmi les oeuvres maîtresses qui ont influencé sa thèse, deux noms se détachent dans la liste des «ouvrages essentiels» : Henri Pirenne, par-dessus tout son *Mahomet et Charlemagne*, dont Braudel eut la primeur à Alger en 1931, ainsi que Emile-Félix Gautier, «*que la critique actuelle combat dans ses détails, alors que le problème est peut-être d'en continuer l'élan général*» (T.II, p.543).

C'est à lui que Fernand Braudel a emprunté l'idée que l'islam a prospéré sur les anciennes bases puniques, que «*cette première civilisation a préparé le terrain à la poussée musulmane*», idée réaffirmée aussi dans *La Méditerranée* de 1977. Les trois grandes civilisations qui se partagent la Méditerranée s'inscrivent en effet dans des territoires immuables. «*Où elles étaient au temps de César et d'Auguste, elles sont encore au temps de Mustapha Kémal ou du colonel Nasser*».

Parmi les zones de contact âprement disputées, Fernand Braudel s'est attaché à l'étude de cette «Manche» hispano-maghrébine où s'est poursuivie la dynamique de la Reconquista. «*La conquête achevée, les vaincus chrétiens furent entraînés à saisir la rive sud de la Manche ibéro-africaine, sans le vouloir d'ailleurs avec la netteté et la continuité qui eussent été conformes aux intérêts espagnols. C'est une catastrophe, dans l'histoire de l'Espagne, (que)... cette nouvelle guerre de Grenade n'ait pas été poursuivie avec acharnement ; que l'on ait sacrifié cette tâche ingrate, mais essentielle, aux mirages d'Italie et aux relatives facilités d'Amérique.... Voilà un des grands chapitres d'une histoire manquée. Comme l'a écrit un essayiste, l'Espagne, à moitié Europe, à moitié Afrique, a failli à sa mission géogra-*

*phique et, pour la première fois au cours de l'histoire, le détroit de Gibraltar est devenu une frontière politique*¹².

L'islam et la Méditerranée

L'histoire de la Méditerranée est donc tissée par les relations, les échanges, les rivalités et les conflits entre les civilisations. *«Il n'y a de civilisations vivantes que capables d'exporter leurs biens au loin, de rayonner. Une civilisation qui n'exporterait pas hommes, façons de penser ou de vivre est inimaginable»*. Dans ce mouvement, elle prend aux autres aussi, elle emprunte. *«Mais on reconnaît, non moins, une grande civilisation à ce qu'elle refuse parfois d'emprunter, à ce qu'elle s'oppose à certains alignements, à ce qu'elle fait un choix parmi ce que les échangeurs lui proposent, et souvent lui imposeraient s'il n'y avait des vigilances ou, plus simplement, des incompatibilités d'humeur et d'appétit. Il n'y a que des utopistes (il en est d'admirables — Guillaume Postel par exemple — au XVI^e siècle) pour rêver de fondre les religions entre elles : les religions, ce qu'il y a justement de plus personnel, de plus résistant dans ce complexe de biens, de forces, de systèmes qu'est toute civilisation. Il est possible de les mêler en partie, de déplacer de l'une à l'autre telle idée, à la rigueur tel dogme, tel rite ; de là à les confondre, le chemin est immense»* (T.II, p. 101).

Or la Méditerranée est la mer des trois religions du Livre !

Au moment où il achève sa thèse, Fernand Braudel publie dans les *Annales* (oct-déc. 1947, p. 397) un long article sur les *conflits et refus de civilisations. Espagnols et Morisques au XVI^e siècle*, problème auquel il consacrera aussi la préface en 1957 à *Cardillac, Morisques et chrétiens. Un affrontement politique*.

Il y précise la part du religieux dans la vie des sociétés : une religion est *«un univers, à la fois une façon de vivre, de penser et d'espérer, la base et la presque totalité de ce que nous appelons une civilisation, en tout cas, son tréfonds»*. *«L'acharnement chrétien à éradiquer, à purifier la péninsule reconquise n'a d'égal que celui du Morisque à perdurer, à préserver ses moeurs, croire sa foi en secret»*.

Fernand Braudel s'interroge sur la portée de l'expulsion massive des Morisques et sur la faillite de l'assimilation. Celle-ci était inéluctable en raison du refus morisque de la civilisation chrétienne, de la haine de civilisation, de la haine de religion, alors que la *«haine raciale semble presque absente de cette lutte»*. Jugement d'historien, mais aussi d'un observateur de son temps, et on peut se demander si, dans certains passages, ce n'est pas à l'Algérie française surtout que pense Fernand

Braudel. «N'oublions pas, pour comprendre, je ne dis pas pour juger, que l'Espagnol se trouve —comme le Français à Alger, le Hollandais à Batavia ou l'Anglais à Calcutta — au coeur d'une entreprise coloniale, comme on disait hier, dans un maelstrom de civilisations opposées, dont les eaux courroucées refusent de se mêler». Quant à l'évaluation de la politique des rois catholiques et de leurs successeurs, elle a un goût de prémonition. «Le gouvernement castillan a-t-il bien fait... de pousser dans leurs retranchements les Morisques ? N'a-t-il pas incité par là les hors-la-loi et les mécontents à prendre le chemin de la haute montagne, où l'on ne pouvait d'ailleurs vivre que de brigandage, de raid contre le bas-pays, à un moment où, justement, la montée démographique ne tendait que trop à fabriquer des hors-la-loi de cette espèce ?». Sierra Vermeja, XVIe siècle, ou Aurès 1954 ?

Pour achever, au moins provisoirement, cette analyse de la Méditerranée selon Braudel, une question s'impose. Quelle est sa vision de la civilisation musulmane? Il en parle peu et la connaît peu. C'est ainsi qu'on ne trouve pas, dans la réédition de sa thèse, sauf quelques citations tirées de traductions datant du XIXe siècle, de références aux *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, pourtant mis à la mode lors des débats intellectuels liés aux décolonisations. Dans *Civilisation matérielle et capitalisme* (Armand Colin, 1979, T.1, pp.446-448), les pages consacrées aux villes musulmanes insistent surtout sur «l'inextricable lacis de ruelles». De manière générale, les jugements de Braudel sur l'islam sont empruntés à l'orthodoxie orientaliste : «grandeur des siècles d'or, long déclin, essence religieuse de la civilisation musulmane et exclusion de la modernité»¹³.

Au fond, la Méditerranée de Fernand Braudel est un lac occidental, où l'islam est un intrus, comme chez Pirenne. L'islam reste le fait du désert, son lieu d'origine, qui l'a marqué comme congénitalement ; c'est la «Contre-Méditerranée». «Le coeur de l'Islam, c'est l'espace étroit de La Mecque au Caire, à Damas et à Bagdad, l'Islam c'est le Proche-Orient». On comprend pourquoi il n'a pu s'enraciner que dans la partie hier punique de la mer, au sud. Fernand Braudel s'inscrit ici dans une longue lignée d'auteurs — historiens, géographes, essayistes, romanciers —, André Siegfried, Paul Valéry, Lawrence Durrell, etc... s'ajoutant à ceux déjà cités et à beaucoup d'autres qui, du XIXe siècle jusqu'aux décolonisations, ont pensé la Méditerranée comme mer de la prépondérance européenne.

Contemporaine de la déchirure de ce «système de la Méditerranée», pour employer une formule saint-simonienne, cette grande oeuvre,

qui s'est efforcée de proposer une synthèse historique sans équivalent, en témoignage, à partir des paradigmes de son temps.

Claude Liauzu est professeur à l'Université de Paris VII.

Notes :

1. Histoire et historiens de l'Algérie., collection du centenaire de l'Algérie, publiée par les soins de la Revue Historique, 1931.
2. Les écrits de Fernand Braudel. Autour de la Méditerranée, Ed. de Falloix, 1996, p. 146.
3. Id., p. 148.
4. Paule Braudel, «Origines intellectuelles de Fernand Braudel», Annales ESC, 1, 1992.
5. Robert Bonnaud me signale deux références où Braudel revient sur ce passé algérien, dans L'Express du 22-26 novembre 1971 et dans le Journal of Modern History de 1972.
6. Pierre Daix, Braudel, Flammarion.
7. F. Braudel et alii, L'Europe, Arts et Métiers Graphiques, 1982, cité in P. Daix, op. cit., p. 508 et 510.
8. Cf. Les écrits de Fernand Braudel, p. 122.
9. F. Braudel, La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, A. Colin, 1966, T.II, p. 96.
10. Fernand Braudel (sous la direction de), La Méditerranée, Arts et Métiers Graphiques, 1977.
11. Ecrits sur l'histoire, op. cit., p. 292.
12. F. Braudel, thèse, T. I, p. 100.
13. Cf. Jean-Louis Triaud, «L'Islam vu par les historiens français», Esprit, 1998, qui approfondit une étude de 1995.